



442ÈME RUE

Newsletter à géométrie variable et parution aléatoirement régulière

N° 97

SPERMICIDE : Drunk'n'roll (RUE 021)
The CHUCK NORRIS EXPERIMENT : Best of the first five (RUE 022)

Après une paire d'années de silence, le label de la "442ème Rue" a effectué un retour en force dans les bacs en cet automne 2012, avec pas moins de 2 nouvelles productions coup sur coup.

D'accord, le banquier fait la gueule, mais le fan de bon gros rock'n'roll ne peut que se réjouir de ce double shot.

Parce que les 2 groupes au programme sont de vrais gangs de killers. Le genre de pistoleros à défouailler avant tout le monde, à ventiler à la ronde, à constater les dégâts, et, éventuellement, mais on n'est pas obligé, à poser les questions.

D'accord, ça ne facilite peut-être pas la communication, mais bordel qu'est-ce que ça fait bien, qu'est-ce que ça soulage, qu'est-ce que file comme frissons !

Alors d'un côté ce sont donc les parisiens de Spermicide et leur second album. Un beau vinyl rouge, une belle pochette imprimée tout partout, dessus comme dessous, et, en prime, parce qu'on vous aime bien, le CD en bonus. Comme ça vous écoutez le vinyl chez vous et le CD dans la voiture. Au prochain concert je veux vous voir tous chanter en chœur, pas d'excuses bidon.

Heavy power rock'n'roll avec un peu de punk dedans, c'est ça Spermicide. Suffit de voir les 3 reprises qu'ils nous ont concoctées pour situer le bazar sur la carte : Black Flag, Chron Gen et Motörhead. Si avec ça vous n'avez pas compris qu'on est dans le lourd.

Le disque est co-produit avec le label Aderock et le groupe lui-même (ils voulaient être sûrs que je ne me tirais pas avec la caisse, ah ah !).

De l'autre côté mes vieux potes suédois (Göteborg rules !) the Chuck Norris Experiment et une compilation qui, comme son titre l'indique, propose le meilleur de leurs 5 premiers albums, celui-ci faisant donc office de sixième. C'est en vinyl gris foncé marbré, et la pochette est signée de l'artiste allemand STE. Là aussi c'est du rock'n'roll high energy qui déboule comme un train fou sans conducteur et sans frein.

D'accord, c'est pas terrible pour les arrêts-pipi, mais pour arriver en avance à votre rendez-vous, y a pas mieux.

Et comme ce disque est chaud-bouillant c'est un véritable commando qui s'est formé pour le co-produire, pas question d'aller tout seul au casse-pipe. C'était mieux avec le renfort de Strange Magic (USA), Pitshark (France), Woimasointu (Finlande), Pest & Cholera (Allemagne), Ghost Highway (Espagne), Sexy Rabbit (France) et No Balls (Allemagne). On a eu chaud, mais on y est arrivés.

Ces 2 nouveautés, ainsi bien sûr que les précédentes productions et celles de quelques labels amis, sont disponibles dans la boutique en ligne. N'hésitez pas à nous rendre une petite visite, vous devriez bien y trouver de quoi réchauffer les longues soirées d'hiver à venir.

LEO 442

442ème RUE
64 Bd Georges Clémenceau
89100 SENS
FRANCE
(33) 3 86 64 61 28
leo442rue@orange.fr
<http://www.la442rue.com>

Merci et salut :

Les LEZARDS MENAGERS
K-PUN
PRESIDENT DOPPELGANGER
STEFAN (No Balls Records)
Sylvia KRISTEL (RIP)
Andrew BUNNEY
BOOGIE (Beast Records)
SPERMICIDE, R'n'C's & BAD SIAM CAT
(such a crazy release party guys !)
DENISSS
LORD TRACY (Jesus Volt)
Massimo CONTIGIANI (Loose)
Lexa HIPUNK
GILLES (Pitshark Records)
BEUSSE (PYHC)
DENIS (Larsen Recordz)
MARCO (Aderock Records)
Pat DIPUCCIO (the Condors)
ORLEANS CONNEXION
RAF (Attentat Sonore)
KONSTROY TEAM (keep faith)
PONCH (Veni Vidi Vici)
NATH & DROOPY (Gastéropodes Killers)
Jean-Noël LEVAVASSEUR
MARSU (Crash Disques)
STEPHANE (Turborock)
RENAUD (Punk's Shadow)
The CHUCK NORRIS EXPERIMENT
Joey SKIDMORE

Vendredi 9 novembre 2012 - 19:08:14 (Vinyl time)

BURIED HORSES : Tempest (LP, Beast Records - www.beast-records.com)

Le label rennais publie, en vinyl, le premier album d'un tout nouveau groupe australien, Buried Horses. Ce "Tempest" était paru à l'origine en CD sur le label de Melbourne Spooky Records, c'est donc une deuxième vie qui lui est aujourd'hui offerte. Et le disque le mérite, le groupe aussi, bien sûr, mais on peut supposer qu'ils ne s'arrêteront pas en si bon chemin. Buried Horses c'est une noise désincarnée, sombre, à la limite de la neurasthénie, loin des clichés ensoleillés que véhicule habituellement l'île continent d'où est originaire le groupe. La plupart des titres sont lents, oppressants, d'une tristesse profonde, et nous renvoient à des ambiances automnales et crépusculaires que n'auraient certes pas désavouées un Edgar Poe, le côté fantastique en moins, encore que, un Lord Byron, ou un Baudelaire mélancolique. Mais la noise de Buried Horses, paradoxalement, n'a rien de pesant ou de lourd. Cette noise est certes électrique, mais les guitares n'ont rien des éruptions telluriques d'un Sonic Youth par exemple, elles sont au contraire presque aigrettes, fragiles, sur le fil du rasoir, explorant des sonorités dérivantes, fluctuantes, mouvantes, comme ballottées par des flots impétueux. Et l'on comprend dès lors pourquoi l'album s'intitule "Tempest". C'est bien d'une tempête dont il s'agit, mais pas de ces tempêtes apocalyptiques qui broient hommes et vaisseaux sans rémission, non, plutôt une de ces tempêtes où les vents se font aussi agressifs que caressants, où les eaux se font aussi effrayantes qu'attirantes, où l'on ne sait jamais si l'on va sombrer ou au contraire s'envoler, et où l'on finit toujours par rester dans cet entre deux nébuleux. Dans cette ambiance de bord du monde en chute libre on ne s'étonne finalement pas de voir Buried Horses reprendre le magistral "Ghost riders in the sky", non pas inspirée de l'original country de Burl Ives, on s'en doute, mais bien plutôt de celle, déjà salement torturée, des Doors, quand un Jim Morrison chamannique et hanté la déclamaient en ange annonciateur de lendemains pas toujours sûrs. Un premier album intense.

BURN IN HELL : Dr. Awkward (CD, Beast Records)

Faut se faire une raison, Rennes est aujourd'hui dans la banlieue de Melbourne, et ce grâce aux activistes du label Beast Records qui n'en finissent pas de nous faire découvrir tout ce que la grande ville australienne produit de groupes plus jouissifs et surprenants les uns que les autres. Comme ces Burn In Hell, avec ce qui semble être leur deuxième album (un premier était paru en 2010). Composé de multi-instrumentistes qui n'hésitent pas, parfois, souvent, à troquer leurs guitares et batterie traditionnels (pour du rock s'entend) contre des attributs moins usités (banjo, kazoo, piano bastringue, didjeridoo), Burn In Hell trouve même le moyen, pour épicer le tout, d'inviter quelques argousins de passage, qui avec sa scie musicale, qui avec son harmonica, qui avec sa perceuse (si si, en l'occurrence c'est l'ami Dimi Dero qui joue le bricoleur de service), qui avec son saxophone (tendance free jazz), qui simplement avec sa voix (comme Sofi Perez, déjà entendue derrière Dimi justement, une partie de l'album ayant été enregistrée à Paris). L'ambiance générale relève du cabaret, du vaudeville, de la musique de juke-joint, entre langueur berlinoise, théâtralité Années Folles ou exubérance texane ou louisianaise. Il y a aussi de forts relents country-folk, on pense parfois au monde décalé d'un Tom Waits, mais aussi à celui, plus imagé, de Tim Burton, voir à une fanfare du type Mardi Gras.BB. Et, loin de nous servir un brouet

La "442ème RUE", le retour de la vengeance du rock'n'roll

La "442ème Rue" à la radio ? Oui, c'est possible ! Avec pas moins de 3 émissions.

"442ème Rue", tous les mardis, de 18h30 à 21h.

"Best of 442ème Rue", tous les mardis de 21h à Minuit.

"ABC Rock" (le rock de A à Z), le 1er mardi de chaque mois de 21h à 23h.

Ca se passe sur le 94.5 de Triage FM, à Migennes (Yonne).

Et sur Internet : <http://www.triagefm.fr>

Stay tuned.



qui pourrait vite être indigeste compte tenu de toutes ces influences, Burn In Hell réussit le tour de force de nous tenir en haleine d'un bout à l'autre, ne serait-ce que pour savoir quel sera le thème sonore du morceau suivant. Mais pas seulement. Ce délire faussement foutraque est tellement bien amené, si bien maîtrisé, pensé, conçu qu'on ne peut qu'adhérer à ce concept de musique du monde rock'n'roll. Et je ne conclurai pas sans évoquer le sens de l'humour so british d'un groupe décidément bien atypique, comme en témoignent des titres comme "Dead teddies on a slick", "Eyes without a face" ou "Checkpoint Charlie Chaplin" (celui-là j'adore), sans même parler d'une pochette qui ne laisse pas d'interroger le chaland.

HEAD ON : Blind kiss (CD/LP, Beast Records)

Précédé, en début d'année, par un single éruptif, voici donc le premier album de Head On, groupe rennais biberonné à tout ce que le rock'n'roll compte d'accords séminaux depuis au moins 40 ans et éparpillés sur toute la surface du globe. Head On aurait pu naître du côté de Detroit à la fin des 60's, à New York dans les 70's, à Stockholm dans les 80's, à Melbourne dans les 90's qu'on n'aurait rien trouvé à y redire. Vous mélangez avec conviction et vous avez un disque capable de vous faire oublier que la fin du monde est pour bientôt. D'ailleurs, perso, le 21 décembre, y a des chances pour que je me passe le machin en boucle, des fois que ces enfoirés de Mayas aient raison, histoire de quitter cette vallée de larmes sur une note positive... Bon, à part ça, vous l'aurez deviné, ce disque pue le rock'n'roll à 100 lieues, suinte le blues par kilotonnes, vous avoine le portrait sans sourciller, déboule sur la grande autoroute vers l'enfer sans un coup d'oeil dans le rétro (Priorité ? Quelle priorité ?), vous attend au coin du bois pour vous délester de vos illusions sans scrupule aucun, façon coquillard en quête de crédibilité, et vous fait subir les derniers outrages sans plus d'émotion dans le regard qu'un garde rouge devant un bonze en flamme. C'est pas avec ces gonzes que le capital compassion de l'humanité va regagner des points. Head On ont le cuir tanné de l'innocence perdue, les mains caleuses de la noirceur urbaine, les stigmates de la sauvagerie et de l'insensibilité. Un seul regard et ils vous pétrifient, un seul accord et vous êtes à genoux, un seul riff et vous en redemandez, un seul album et vous savez déjà que plus rien ne sera comme avant. Et c'est pas comme si vous pouviez avoir encore de l'espoir, que nenni non point. Le rock'n'roll de Head On vous entraîne vers des mondes d'orgie sonore, de fureur sonique, de violence exacerbée. Faites-moi penser à leur demander la marque de leurs corn-flakes, apparemment, pour vous refilez la patate dès le matin, y a pas mieux. Sinon, pour les ceusses qui auraient besoin de quelques points de repère (on se demande bien pourquoi, le rock'n'roll n'est-il pas d'abord affaire d'aventure ?), sachez que Head On savent faire preuve de bon goût, comme avec leur reprise de "She cracked" des Modern Lovers (c'est pas si banal d'aller piocher dans le répertoire de ces proto-punks new-yorkais), sachez aussi qu'ils ont quand même quelques amis, je veux dire d'autres amis que les 56 253 micro-photos virtuelles de Facebook, et qu'ils les invitent à partager leurs agapes vitriolées, comme James Leg des Black Diamond Heavies ou Dan Baebler et Ben Corbett de 6 Ft Hick (je m'interroge juste sur le menu, c'est plutôt poule au pot ou kangourou farci ?). Et pour finir, ne vous fiez pas au romantisme suranné de la pochette, ce chaste et aveugle baiser pourrait bien cacher un accouplement bestial sous son aspect ludique et débonnaire. C'est qu'ils ont une réputation à tenir les pistoleros de Head On, et c'est pas celle de blanches colombes, non, non, il y a de la panthère là-dessous.



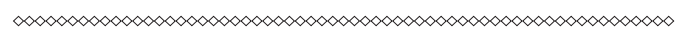
Screamin' Jay HAWKINS : At home with Screamin' Jay Hawkins (CD, Hoodoo Records)

Screamin' Jay Hawkins est un personnage "bigger than life" comme disent les américains. Avant même de devenir musicien professionnel il avait déjà vécu plusieurs vies. Celle d'un boxeur professionnel par exemple, qui le verra remporter plusieurs titres. Celle d'un soldat de la Seconde Guerre Mondiale qui le verra passer 18 mois prisonnier des japonais. Et surtout celle d'un enfant et d'un adolescent pour le moins turbulent qui apprendra à jouer du piano (avant l'âge de 6 ans) puis du saxophone, tout en étant amoureux fou d'opéra. C'est d'ailleurs vers l'opéra qu'il rêvera de se tourner avec sa voix de baryton, sauf que cet art n'était pas pour un noir comme lui, issu d'un milieu pauvre, un orphelin élevé au sein d'une famille d'origine Blackfoot, tribu amérindienne algonquine du nord des Etats-Unis et du Canada. Il débute sa carrière au sein de l'orchestre de Fats Domino, mais sa nature extravertie se marie mal avec la bonhomie de son employeur et il se lance dans une carrière solo dès 1954. Une carrière qui le verra aborder des genres aussi différents que le rhythm'n'blues, le cabaret, le vaudeville, voire même la variété, mais jamais de manière tout à fait conventionnelle, toujours avec ce grain de folie qui fera, tout au long de sa carrière, de chacun de ses disques ou de chacun de ses concerts, une sorte d'oeuvre dadaïste et surréaliste à part entière. Très vite il va trouver les gimmicks de scène qui en feront l'un des plus grands showmen de demi-siècle à venir, ses tenues extravagantes et fortement colorées, inspirées des grands entertainers de jazz des années 30 et 40 comme des guerriers africains ou des entités vaudoues, le cercueil duquel il émerge dans un déluge de fumée au début de ses concerts, et Henry, le crâne fiché au bout de sa canne qui ne le quitte jamais. En 1955 il connaît son premier succès avec "I put a spell on you", chanson d'amour frustré dans laquelle il développe sa principale caractéristique vocale, à savoir ses grognements et ses hurlements qui ponctuent quelques-unes de ses chansons les plus allumées ("Alligator wine", "Little demon", "Frenzy"). Cette réédition s'articule autour de l'album "At home with Screamin' Jay Hawkins" paru en 1958. Aux dires mêmes de l'intéressé ce disque fut enregistré en état d'ébriété avancé. Tout le monde dans le studio était ivre, Hawkins lui-même bien sûr, mais aussi tous les musiciens, soit l'orchestre de Leroy Kirkland et O.B. Masingill, ainsi que le guitariste Mickey Baker ou le saxophoniste Sam "The Man" Taylor, sans oublier le producteur et l'ingénieur du son. Impossible de dire si tout cela relève de la légende ou de la vérité, mais il est certain que, pour l'époque, cet album est bien loin des standards commerciaux alors recherchés. Que Screamin' Jay Hawkins donne dans le rhythm'n'blues ("Orange colored sky"), dans le proto-rock'n'roll ("Hong Kong"), dans la comédie musicale ("I love Paris"), dans le gospel ("Swing low, sweet chariot"), dans le folklore ("Ol' man river") ou dans le Screamin' Jay Hawkins (nouvelle version de "I put a spell on you"), ça n'est jamais joué ni chanté de la manière dont on pourrait s'y attendre. C'est graveleux et iconoclaste, outrancier et irrévérencieux, poisseux et menaçant. Bref c'est du grand art. Les 12 titres de l'album original sont complétés par quasiment autant de bonus tracks, succès antérieurs ou prises alternatives dans lesquelles on découvre un Screamin' Jay Hawkins encore plus incontrôlable que ce qu'on pouvait croire à l'écoute des versions officielles. On le savait déjà mais on en a une nouvelle preuve, ce type était un génie à l'état pur. Malheureusement, comme tous les génies, il ne fut que rarement prophète en son art. Raison de plus pour se replonger dans quelques-uns de ses disques. Et celui-ci fait une introduction idéale au monde musical (pour une fois le terme prend ici tout son sens) d'un artiste sans pareil.

SLIM WILD BOAR and his FORSAKEN SHADOW : Tales from the wrong side of town (CD, Beast Records/Kizmiaz Records)

En 2008 Slim Wild Boar (il est aussi le chanteur de l'excellent groupe punk the Decline, voir le n° 92 pour la chronique de leur album) apparaît comme un one man band avec un premier album sur le label américain Devil's Ruin (chronique dans le n° 84), avant de devenir un duo avec l'adjonction du guitariste the Forsaken Shadow en 2010 (et un deuxième album à la clé), et enfin un trio avec l'arrivée du batteur Skinny Kid. Dans 20 ans ce sera un big band, mais on n'en est pas encore là. C'est cette formation en trio qui nous offre aujourd'hui ce troisième album, "Tales from the wrong side of town". Le mauvais côté de la ville en question, c'est évidemment le ghetto, le quartier mal famé, difficile pour faire dans le politiquement correct. Aux Etats-Unis ces quartiers sont ceux des parias, des communautés souvent rejetées, celles des noirs, des chicanos, ou des blancs pauvres et paumés. Ces blancs qui font une country plus dure que celle, aujourd'hui trop policée, de Nashville. Une country qui emprunte

au moins autant aux hillbillies blancs de la campagne qu'aux bluesmen noirs du Delta, ou à ceux, plus électriques, des faubourgs de Chicago, de Memphis ou de Detroit. Cette country est rugueuse, féroce et sans concession. C'est un peu de cette country âpre et irritée qu'on retrouve dans cet album. Et, à ce titre, l'apport d'une guitare électrique, d'une vraie batterie ou d'un piano bastringue dans la musique de Slim Wild Boar n'est pas qu'anecdotique, loin de là. C'est désormais un vrai groupe qui propulse des slogans vindicatifs ("Red is the color", "King for a lifetime, nothing for eternity"), qui explore les tréfonds de vies perdues ("White trash love", "Wasteland", "Revenge song"), qui s'inquiète d'un futur incertain ("It takes some time", "On the run", "Crown (over the hill)"). Cette country décharmée est parfois relevée de rockabilly fiévreux, se perd aussi dans une folk erratique, se coule dans un moule péri-urbain qui, entre friches industrielles et campagnes désertées, ne sait plus où tourner son regard pour tenter d'entrevoir une lueur d'espoir. On dirait Slim Wild Boar né sur les rives du Mississippi, au coeur des Appalaches, dans les plaines du Kansas, dans la banlieue de Tucson, à l'ouest en tout cas, toujours plus à l'ouest, explorant des territoires encore vierges, plantant son petit théâtre d'ombres dans des lieux inhospitaliers, jouant sa musique comme si c'était une question de survie. Certes le soleil ne brille pas toujours sur ce disque spectral, mais la country et le blues ne sont pas non plus des musiques insouciantes et rigolardes.



442ème RUE LE LABEL

- RUE 001 = **SALLY MAGE** (Single 2 tracks)
Punk-rock-garage - Green vinyl - 7 Euros pc
- RUE 002 = **Joey SKIDMORE** (Single 2 tracks)
Iggy Pop covers - Green vinyl - 7 Euros pc
- RUE 003 = **GLOOMY MACHINE** (Single 2 tracks)
Noisabilly - Pink vinyl - 7 Euros pc
- RUE 004 = **Nikki SUDDEN** (Single 2 tracks)
Class rock - Blue vinyl - 7 Euros pc
- RUE 005 = **Johan ASHERTON** (Single 2 tracks)
Lightning pop - White vinyl - 7 Euros pc
- RUE 006 = **HAPPY KOLO/CHARLY'S ANGELS** (Split EP 3 tracks)
Punk-rock vs punk'n'roll - Pink vinyl - 7 Euros pc
- RUE 007 = **LICENSE TO HEAR - A TRIBUTE TO JAMES BOND** (LP 16 tracks)
16 bands covering 007 themes - Picture disc - 18,5 Euros pc
- RUE 008 = **The DIRTEEZ** (Single 2 tracks)
Cryptic rock'n'roll - Blue vinyl - 7 Euros pc
- RUE 010 = **Joey SKIDMORE** : One for the road...Live at the Outland (CD 12 tracks)
Roots-rock'n'roll on stage - 15 Euros pc
- RUE 011 = **ROYAL NONESUCH** : Maximum EP (EP 4 tracks)
60's-garage - Black vinyl - 7 Euros pc
- RUE 012 = **GLAMARAMA** (CD 24 tracks)
24 rock'n'roll bands with guitars - 15 Euros pc
- RUE 013 = **The FAN FOUR - A TRIBUTE TO THE BEATLES** (EP 4 tracks)
4 bands loving the Fab Four - White vinyl - 9,5 Euros pc
- RUE 015 = **ELECTRIC FRANKENSTEIN vs DOLLHOUSE** (Split EP 3 tracks)
Power punk-rock vs Rock'n'blues - Green vinyl with red speckles - 7 Euros pc
- RUE 016 = **Les MARTEAUX PIKETTES** (EP 4 tracks)
Punk-rock'n'roll-garage 77 - Picture-disc - 7,5 Euros pc
- RUE 017 = **CHEWBACCA ALL STARS** (Single 2 tracks)
Punk'n'soul to let the girls dance - Green vinyl - 7 Euros pc
- RUE 018 = **TRIBUTE TO MOTORHEAD - ONE SONG FOR THE R.A.M.O.N.E.S.** (EP 6 tracks)
6 covers of Motorhead's «R.A.M.O.N.E.S.» Heavy-power-rock'n'roll - Grey vinyl - 7 Euros pc
- RUE 020 = **The FROGGIES** : Leather and lace - An anthology of the Froggies (CD 24 tracks)
Reissue 2 LP's on 1 CD. 80's french power-pop. Johan Asherton's first band - 15 Euros pc
- RUE 021 = **SPERMICIDE** : Drunk'n'roll (LP+CD 11 tracks)
High energy power rock'n'roll from France. Covers of Black Flag, Chron Gen & Motörhead - Red vinyl - 21 Euros pc
- RUE 022 = **The CHUCK NORRIS EXPERIMENT** : Best of the first five (LP 14 tracks)
High energy power rock'n'roll from Sweden - Dark grey vinyl - 18,5 Euros pc

LOOSE : Dodge this ! (CD autoproduit - www.looserock.com)

Les Mayas ont beau avoir prédit la fin du monde pour cette année, jusqu'à présent j'ai surtout l'impression que 2012 est l'année des résurrections. Parmi d'autres les italiens de Loose, que je pensais définitivement enterrés puisque sans nouvelles d'eux depuis fort longtemps. Eh bien non ! Les voilà qui se rappellent à notre bon souvenir avec un nouvel album. Il ne s'agit que de leur troisième opus officiel en une quinzaine d'années, encore faut-il préciser que le précédent date quand même de 2003. Quand je vous disais... Il semble néanmoins que le groupe ait connu une longue période d'hibernation, du moins si je m'en réfère au fait que, du groupe que je connaissais, il ne reste que le fondateur, le chanteur-guitariste Massimo Contigiani. Ceci étant, et comme pour marquer la transition, on retrouve néanmoins 2 anciens membres du groupe en invités, le clavier Gianvincenzo Lombi, et l'autre guitariste-chanteur Paolo Petrini, mais ici dans le simple rôle de vocaliste. Mais l'âme du groupe est bien Massimo, et ce Loose nouvelle formule reprend là où on l'avait laissé, à savoir sur un axe Detroit/Sydney tracé au cordeau avec une corde de guitare tendue comme un string. Massimo a lui-même vécu quelques temps en Australie, on comprendra donc que le rock'n'roll hautement énergétique concocté au pays des kangourous ne lui soit pas indifférent. En témoignent les 2 reprises des New Christs ("No next time") et de Radio Birdman ("What gives ?"), histoire de bien baliser la route, histoire que l'on ne s'égaré pas en chemin, histoire que l'on sache de quel bois on se chauffe du côté des Apennins. Mais, comme je vous l'ai dit, Loose n'a pas les yeux tournés que de l'autre côté du globe, l'ouest a aussi ses charmes. La troisième reprise de cet album est le "City slang" du Sonic's Rendezvous Band, le grand classique du groupe formé au milieu des années 70 par Fred "Sonic" Smith (MC5) et Scott Asheton (Stooges). On aura compris que Loose ne rigole pas avec l'énergie ni avec la furia électrique. D'autant que les originaux sont à l'avenant, tout aussi juteux et épileptiques ("Death won't kill me", "Detroit syndrome", ou les nouvelles versions de "Cool as fuck" et "Action breed", des titres joués depuis de longues années). Les guitares sont flamboyantes et héroïques, la basse est ronflante et solide, la batterie est puissante et pugnace, tandis que le piano apporte cette touche de rock'n'roll qui fait la différence. Il y a même des cuivres en mode feu-follet sur un "On the loose" qui s'envole vite vers des ailleurs sans contraintes ni frontières. Jusqu'à présent je n'ai trouvé aucune faille chez ce groupe entier et habité d'un feu intérieur irrépressible, que ce soit sur disque ou sur scène. Ce petit dernier ne fait pas exception.

Jake STARR and the DELICIOUS FULLNESS : Modesty Blaze (LP, No Balls Records - www.no-balls.records)

Depuis qu'il a mis fin aux activités d'Adam West Jake Starr semble encore plus occupé que jamais. Après une paire de singles sous son seul nom et une autre paire avec le groupe Goy Division (tribute band au groupe anglais Joy Division, les 2 singles étant déjà parus sur No Balls), revoilà notre homme avec un nouveau groupe, the Delicious Fullness, composé notamment de 3 anciens Hall Monitors. Avec ce nouveau projet Jake Starr explore la scène psyché-garage de la seconde moitié des années 60. Et le groupe ne fait pas les choses à moitié puisque sont sortis coup sur coup 4 singles sur des labels divers et variés (Ghost Highway Recordings en Espagne, Strange Magic Records aux USA, Onslaught Of Steel Records aux USA toujours, et Bootleg Booze Records en Suède), tous ces singles étant à tirage limité et en vinyl de couleur. For collectors only. Pour ne pas être en reste le label allemand No Balls Records s'est proposé de réunir les 8 titres de ces 4 singles (tous en passe d'être épuisés) en un seul album en format 25 cm. Première chose, les 8 titres de Jake Starr and the Delicious Fullness sont de délicieuses pépites parfaitement estampillées 60's psyché-garage, mais avec un son parfaitement actuel, pas de revivalisme passiste et outrancier là-dedans, nous sommes bien en 2012. Ces titres regorgent de sonorités fuzz, de chœurs efficaces, de mélodies délicates ou de riffs élégants ("Satisfaction guaranteed", "Gotta find a new love", "Sorry"). Et la voix de Jake Starr est toujours aussi expressive, patiemment travaillée au 12 ans d'âge, ce qui fait de cette collection une belle bouffée de rock'n'roll haut en couleurs, chatoyant au possible, irisé comme un soleil couchant sur un ciel d'orage. Le titre de ce 25 cm est d'ailleurs à l'unisson, rendant hommage tout à la fois au comics anglais de 1963, et à son adaptation cinématographique de 1966 (sous la direction de Joseph Losey). Il n'y a pas tromperie sur la marchandise. On n'en attendait pas moins de Jake Starr.

Kevin K : Tramp stamp (CD, Realkat Records - Reverbnation.com/KevinKband)

Ce qu'il y a de bien avec Kevin K c'est qu'on n'est jamais déçu par ses albums, et ceux-ci s'alignent avec constance et régularité. Ce "Tramp stamp" est son 21ème (si mes calculs sont exacts, ce qui, compte tenu de la volubilité du bonhomme, n'est même pas garanti) et il nous envoie encore une grosse dizaine d'hymnes glam-punk de derrière le CBGB's. C'est calibré comme du Johnny Thunders des grands jours ("Wild for you"), c'est énergique comme du Ramones millésimé ("Just the girl"), c'est mélodique comme du Dead Boys en villégiature ("Luv crimes"). Rien qu'à écouter ses disques on sait tout de suite que Kevin K est new-yorkais. Il a le son de la Grosse Pomme dans le sang, il en a aussi le sens du rythme et du riff. C'est pourtant sous le soleil de Floride qu'il a mis en boîte ce disque qui est tout sauf dilettante. Comme quoi... Il est également revenu à la formule minimaliste du trio. Kevin K lui-même assure les guitares et le chant bien sûr, ainsi que quelques parties de piano qui viennent agréablement aérer le propos. Et derrière il a battu le rappel d'une paire d'anciens pistoleros avec qui il a déjà éclusé un gorgeon ou deux. A la batterie c'est Duane Rollick qui assure les fondations. Duane Rollick c'est le batteur des Murder Junkies, l'ex groupe de GG Allin aujourd'hui emmené par le frère de GG, Merle. A la basse c'est Meat Cleaver qui tricote des lignes mélodiques solides et fondamentales. Meat Cleaver était le bassiste des New Toys, dont faisaient également partie Kevin et Alan K de 1978 à 1982, ce qui ne rajeunit personne mais montre au moins que le père Kevin est plutôt fidèle en amitié. Comme il est fidèle à la mémoire de son frère Alan (décédé en 1996), puisque, si Kevin signe presque tous les titres de cet album, l'un d'eux, "Nowhere safe", est dû à la plume d'Alan. Kevin K, une valeur sûre.

The CURSE : Suck it in, spit it out (CD, Pitshark Records - www.pitshark.com)

La photo de the Curse ne devrait tromper personne. Avec leurs trognes de guerriers urbains, leurs tatouages de pirates soniques, leur mine renfrognée de grizzli souffrant d'une rage de dents, leur nom qui ne laisse planer aucun doute quant à la noirceur de leurs âmes, l'aura de violence gratuite qui se dégage d'eux, the Curse n'est sûrement pas la prochaine coqueluche pour bimbo pop, fashion mininettes, lolitas Lampicka ou collégiennes huppées. D'ailleurs, si d'aventure ils croisent de telles jouvencelles, nul doute que the Curse doivent plutôt les trusser vite fait dans quelque ruelle sombre plutôt que les aider à traverser la rue. Au cas où vous n'auriez pas compris, the Curse pratique un rock'n'roll cradingue, sauvage, primitif. "White trash punk", c'est le titre du premier morceau d'un album qui pousse les potards à 11 sur l'échelle de Marshall, qui est en alerte rouge permanente, et qui possède le pouvoir de destruction d'une bonne dizaine de tsunamis réunis. C'est sûr, the Curse, c'est pas de la musique pour mauviettes, c'est du rock'n'roll de cogneurs. Pensez à un Motörhead matiné de MC5, songez aux Stooges (première période) fricotant avec Radio Birdman, imaginez les Hellcopters partouzzant avec Gluecifer, ou Jim Jones Revue faisant un bras de fer avec les Sex Pistols. D'ailleurs, si un cannibale comme Hans Östlund, première gâchette chez les Nomads, vient atomiser 2 titres de cet album, dites-vous bien que c'est sûrement pas parce qu'il a juste vu de la lumière et qu'il est entré par hasard, c'est bien parce que l'électricité jaillissait à gros bouillons du studio et que ça commençait à foutre le feu au quartier que le lascar à sorti sa 6 cordes pour entretenir les flammèches (la fibre pompier volontaire, on laisse ça à d'autres). Bref, c'est pas avec ce premier album de the Curse que vous risquez de conclure avec votre banquière ni avec votre boulangère. En revanche vous avez toutes vos chances avec la stripteaseuse du rade où vous passez tous vos samedis soir à vous murger, pareil avec la bikeuse qui bichonne son gros cube dans le garage voisin, ou avec la punkette qui vous taxe régulièrement une clope quand vous descendez acheter votre pack de 12. Et croyez-moi, la soirée risque alors d'être torride, le lendemain difficile, mais bordel, c'est pas tous les jours qu'on se transforme en loup-garou...

ZINE IN THE MAIL

Recevez le zine via Internet en fichier PDF. Même présentation que le zine papier, mais avec la couleur en plus. Pour cela, envoyez-nous votre adresse électronique en précisant que vous voulez recevoir le zine par email. C'est gratuit et vous en faites ce que vous voulez : l'imprimer, l'envoyer à vos amis. Chaque numéro, selon le nombre de pages, fait entre 100 KO et 1 MO. Alors, à vos claviers.

La HORDE : En passant par le monde (CD, Fantai' Zic Productions - www.fantaizic.fr)

La TRIME TEAM : What the fuck (CD, L'Assaut Des Trimards - latrimeteam.free.fr)

C'est sûr qu'au pays des (ex) hauts fourneaux il paraît difficile de faire dans la folk plan-plan ou dans la pop nunuche. Quand je pense aux groupes nancéens qui parsèment ma discothèque, en général c'est plutôt du costaud, du velu, du bourrin. C'est pas La Horde qui va infléchir le mouvement. D'autant que les brutos ne sont pas non plus des agneaux du printemps. Tous les quatre sont capables d'aligner un CV long comme les derniers films de Woody Allen, tout aussi interminables, mais nettement moins chiantes (en même temps c'est pas difficile, mais je m'égare). La Horde, c'est pas compliqué, c'est comme un cocktail molotov. Vous gardez l'essence (bah oui, faut que ça reste incendiaire, sinon où est l'intérêt), et vous rajoutez de larges rasades de hardcore, une bonne dose de thrash, un flacon entier de tabasco (non, ça sert à rien, c'est juste pour le goût), et, surtout, vous prenez la sage décision d'arrêter de fumer immédiatement, sinon, rien qu'avec votre haleine parfumée au Gris de Virginie, vous refaites le quartier façon AZF. Bon, après, si vous êtes vraiment très très fâché avec vos voisins, ça peut être une solution pour régler pas mal de problèmes, mais c'est peut-être un chouia extrême, non ? Enfin, moi, ce que j'en dis... La Horde, ça veut bien dire ce que ça veut dire, ça atterrit au milieu de vos nains de jardin sans crier gare, ça taille un peu dans le vif, ça charcute de ci de là, ça viole juste ce qu'il faut, ça pille pour se maintenir en forme, et ça repart pique-niquer chez les loufiats du quartier voisin. Entre temps ça aura laissé des traces, genre explosion de tympan, bourre-pifs carminés et lardage de couenne. Au moins vous aurez des choses à raconter à vos petits-enfants quand ceux-ci vous demanderont comment c'était dans votre folle jeunesse. Le tout c'est de survivre, mais une fois passé ce cap ça devrait rouler tout seul. Ils vous donnent même 2-3 idées de belles histoires : "La horde du contrevent" (inspiré d'un bouquin d'heroic-fantasy d'Alain Damasio), "Nuclear mind", "Condamné à vivre", "Les damnés", "Extinction de masse". Jusqu'à "J'ai vu", reprise de Niagara (oui, le groupe synthé-pop des 80's), qui vaut bien celle que nous avait déjà servie le groupe nivernais Bensoussan il y a une paire d'années sur son album "Matris futuro" (faut dire que, sur une musique de merde à l'origine, Niagara avait quand même su écrire un texte plutôt bien foutu, ceci doit expliquer cela).

Et puisqu'on est chez les adeptes de l'alerte à la bombe, restons-y avec les Lyonnais de La Trime Team. Chez eux aussi y a pas mal de méchant punk, et du métal à la limite de la fusion. En revanche,



si le groupe revendique aussi des influences hip-hop, notamment dans le chant, je ne les ai pas franchement discernées, ce qui n'est pas plus mal, vu que j'ai tendance à être un peu allergique au genre. Non, le chant de La Trime Team m'a l'air tout ce qu'il y a de plus métal-core, abrasif, agressif, sans fanfreluche, ni les tics de poseurs des rappers. Bon, après, peut-être que le rap a changé, mais ça m'étonnerait. Toujours est-il que La Trime Team, comme La Horde, a tendance à foncer droit devant elle, sans regarder sur les côtés. C'est à peine si le groupe jette un coup d'oeil au compte-tour. De toute façon, c'est dans le rouge qu'on se sent le mieux. Vous avez déjà assisté à une course de dragsters ? Eh bien vous imaginez la même chose avec La Trime Team, mais sans le parachute pour faire ralentir l'engin, et sans le clown qui, au bout de 400 mètres, vous fait signe de vous arrêter. La Trime Team ne s'arrête que quand il n'y a plus de kérosène, ou quand un mur vient obscurcir la ligne azurée d'un horizon que, de toute façon, on ne voit même pas avec les vibrations qui transforment le truc en vibro-masseur géant. Sont pas près de faire la première partie des Petits Chanteurs à la Croix de Bois, je pense qu'ils en ont conscience.

DEVONMILES : We may lack time, but we don't waste it (CD, Opposite Prod - www.oppositeprod.com)

Devonmiles est l'un des nombreux groupe orléanais (y a une mine dans ce coin là) du collectif PP&M, ou l'art de promouvoir le rock indépendant, la noise ou le hardcore de manière intelligente, à savoir in vivo et in situ, en organisant des concerts, en animant une émission de radio, ou, donc, en montant une structure de distribution et de promotion gravitant autour du label Opposite Prod, le label des Burning Heads, les grands frères rejoints dans l'aventure par des groupes comme Gravity Slaves ou Brokken Roses. Ces gens là savent se serrer les coudes et faire bloc pour permettre au plus grand nombre de s'abreuver de quelques accords puissants, majeurs et bruitistes. Devonmiles se revendiquent d'une filiation noise et émo, et il y a de ça dans leur premier album. Oui, un seul album au compteur pour un groupe qui affiche pourtant ses 13 ans d'âge, on ne peut pas dire que les gonzes soient des rats de studio. Remarquez, en même temps, ça leur permet de garder une fraîcheur et une spontanéité bienfaitrices, qualités qui transparissent allégrement dans ce disque qui, loin de jouer de l'esbroufe et d'aligner les faits d'armes (toujours impressionnants, mais parfois très éphémères), préfère se fondre dans un mur du son homogène, solide et parfaitement charpenté. On sent bien l'expérience du live transposée en studio, sous la houlette de Pit Samprass, le chanteur-guitariste des Burning Heads, qui en connaît aussi un rayon question dimensionnement sonore. Devonmiles tracent leur petit bonhomme de chemin, j'allais dire tranquille, mais il y a un peu de ça. Tous les morceaux sont posés, efficacement joués, diablement bien écrits, y a pas un poil de barbe qui dépasse et la chose se déroule avec l'infailibilité de ceux qui savent d'où ils viennent et qui n'attendent rien de plus que la simple reconnaissance qu'ils méritent. Une philosophie parfaitement résumée dans le titre de l'album, pas question de perdre son temps à tenter de courir après.

HATHORS : Hathors (CD, Headstrong Music - <http://hathors.info>)

Avec Hathors on peut déjà se gargariser d'une once de culture puisqu'ils tirent leur nom de la déesse égyptienne de l'amour, de la paix, de la beauté, de l'art, mais aussi de la mort. Ouais, les dieux, à l'époque, étaient multi-fonction, et celle-là ratissait large. Encore que, depuis les Grecs, un poil postérieurs aux Egyptiens, mais pas moins imaginatifs dans la conception de leur panthéon, on sait que l'amour et la mort (Eros et Thanatos pour les Hellènes, donc) fricotent souvent ensemble pour fournir leur dose d'extases fantasmatiques aux pauvres mortels que nous sommes. Personnellement, si Thanatos pouvait attendre un peu ça m'arrangerait, j'ai déjà pas mal à faire avec Eros. Je dis ça, je dis rien... Mais revenons à nos petits suisses. Ah oui, je ne vous ai pas encore dit, ben voilà, c'est fait. Suisses ils sont nos trois trublions d'Hathors. Notez que leur nationalité n'a rien à voir avec leurs qualités, c'est juste que c'est comme ça, et qu'on n'y peut rien. Si vous vous attendez à du cor des Alpes, autant vous prévenir tout de suite, vous allez être déçu. Hathors auraient plutôt le folklore punk, pour ne pas dire hardcore, voire métal quand ils sont énervés, ou carrément stoner quand on vient faire trempette dans leur fondue. Y a des trucs auxquels on ne touche pas, sous peine de se prendre de méchants riffs finement relevés au 220, et croyez-moi, "Holy shit" comme ils disent, c'est autre chose qu'une banale mandale de sumo. Hathors savent se servir de leurs engins de destruction sonore. 10 ans qu'ils bichonnent l'acier haut de gamme de leurs cordes, 10 ans qu'ils tannent la peau de leurs tambours de guerre, 10 ans qu'ils se préparent à nous tarauder l'oreille interne façon marteau pneumatique, spécialité perforateur burineur (le premier qui atteint le filon gagne son poids en diamants bruts). Forcément, avec de tels efforts, étonnez-vous qu'ils vous laissent tous pantelants à la fin d'un disque qui ressemble à s'y méprendre aux sonorités qui doivent sortir des forges même d'Héphaïstos, quitte à rester dans le Domaine des Dieux...

The HYENES : Peace and loud (CD, At(h)ome - www.label-athome.com)

Bon, évacuons d'emblée les choses qui fâchent. Je n'ai jamais été fan de Noir Désir, groupe trop pompeux à mon goût, et ce n'est certainement pas les exactions extra-musicales et lituaniennes de Bertrand Cantat qui risquent de me faire changer d'avis. Un crétin reste un crétin. Alors en 2005, quand on apprend que 2 anciens Noir Désir, en chômage partiel, forcément, remontent un groupe, ça ne me fait ni chaud ni froid. Une musique de film ("Enfermé dehors" d'Albert Dupontel) et un premier album (autoproduit) plus tard, les choses auraient très bien pu en rester là de mon côté. Comme je ne suis pas non plus un aficionado transi de cette scène rock française qui, dans l'ensemble, est quand même un tantinet nombriliste et élitiste, le nom de the Hyenes ne me faisait pas franchement frémir. Jusqu'à réception de ce deuxième album, grâce aux bons soins du label At(h)ome. Même si je ne suis pas un professionnel de la critique rock je n'en ai pas moins la conscience du même tonneau que d'autres, vrais professionnels ceux-là, n'ont pas toujours. Mais foin de polémiques, le disque à peine reçu le voilà inséré dans mon lecteur, sans que j'en attende de miracle particulier. Ouais, sauf que, dès les premiers accords, le bouzin m'accroche salement l'esgourde qui, telle la bite de Rocco Siffredi devant une chatte offerte, se tend derechef vers l'origine de ces sonorités plutôt abruptes et grinçantes. Ah tiens, au moins, ça ne ressemble pas à Noir Désir, un bon point... Ca n'y ressemble tellement pas que je me surprend même à m'attacher aux textes, plutôt malins, plutôt bien troussés, plutôt plus habiles que la moyenne. Diantre ! Y aurait-il une vie après le Top 50 ? Et comme 2 ex Noir Désir ne font pas un groupe à eux tous seuls (c'est quand même pas les White Stripes non plus), je sors la bio de l'enveloppe pour voir qui a rejoint nos deux lascars dans l'aventure. Sans que j'en apprenne plus d'ailleurs, puisqu'il s'agit d'un ancien Spooky Jam et d'un ancien Ten Cuidado, 2 groupes dont je n'ai jamais entendu parler. Bah ! Tant pis ! Pas grave ! Ca n'enlève rien à la qualité de ce "Peace and loud" qui se révèle bougrement attachant et aguçeur. La musique est dense, franche, directe, sans chichi. 2 guitares en cavale et une rythmique solide, y a pas à tortiller, quand c'est bien amené, c'est d'une efficacité imparable. Et donc les textes, assez savoureux, bien écrits, qui font passer leur message dans un style nerveux et frontal. Ca change des niaiseries trop fréquentes dans le genre. Ecoutez "Dead Pompidou'z" (on a les Kennedy qu'on peut), "La chanson pour..." (celle qui emmerde les gens), "Bougez vous", "Le pouvoir", "Die deutschen" (coucou à nos voisins teutons), "On dormira quand on sera mort". Bref, agréable surprise, de mon point de vue du moins...

BITTER SWEET KICKS : Linea de fuego (LP, Beast Records)

On se demande bien ce que fait l'Anti Rock Conspiracy, parce qu'il reste encore un paquet de nids de vipères rock'n'roll de par le monde, et Melbourne est l'un d'eux. Manifestement les tenants du "rock" bien-pensant n'ont pas assez de bras pour faire taire tous les sales morveux qui croient encore en la force de subversion du rock'n'roll, le vrai, celui où les guitares explosent, celui qui vient des poubelles et des caniveaux, celui qui vous gratte bien en profondeur quand le blues vous attaque l'épiderme, celui qui rugit et qui feule le soir au fond des trocsos, pour une poignée de fans à l'antique, qui ne se contentent pas de musique par procuration sur Youtube ou en podcast, mais qui aiment encore se frotter à leurs semblables sur fond de pogo surchauffé, qui aiment encore qu'on leur renverse un peu de bière sur les pompes ou dans le soutif, qui aiment encore transpirer de bonheur et se ruiner les oreilles de plaisir en se prenant les postillons d'un chanteur en pleine transe électrique. Jamais vu Bitter Sweet Kicks en concert mais j'imagine sans peine qu'il y a tout ça dès qu'ils montent sur scène et qu'ils plaquent le premier accord. Parce qu'il y a quelque chose de profondément stoogien dans ce premier album ("Bed time blues", "Bitter sweet" aux faux airs de "Raw power"), donc profondément rock'n'roll, avec une pinte de Tom Waits pour vous crucifier définitivement ("Linea de fuego"), un plein baril de boogie pour vous assainir l'atmosphère ("King of the scum", "I am", 2 titres avec un harmonica furieux qui surfe sur des déferlantes de foutre et se glisse sournoisement sous les jupes des filles), et de la tornade meurtrière façon typhon en rogne pour vous rappeler que vous n'êtes que poussière ("Apple"). Ouais, y a du laisser-aller du côté de l'Anti Rock Conspiracy, ils n'assurent pas une cacahuète en laissant en liberté de dangereux psychopathes rock'n'roll comme Bitter Sweet Kicks. Y a des risques de contagion, que dis-je, de pandémie. Ne vous étonnez pas si votre petit dernier vous demande une Gibson pour Noël.

The REBEL ASSHOLES : Deactivated (CD, Crash Distro - www.crashdisques.org)

Déjà le troisième album pour les Rebel Assholes, on n'a pas vu le temps passer. Surtout qu'il y eut aussi quelques EP et split-albums qui étoffent sérieusement une discographie en tout point remarquable. Les Rebel Assholes c'est du punk mélodique mais avec beaucoup moins de roulettes que chez pas mal de leur congénères. On peut même dire que, avec ce "Deactivated", les Rebel Assholes ont mis une bonne rasade de pop-punk dans leur punk-rock efficient. Est-ce l'influence conjuguée de quelques groupes majeurs avec qui ils ont partagé de nombreuses scènes européennes ? Pas impossible, surtout quand on sait que, de ce côté là, l'appel au peuple fut pour le moins ouvert, d'Anti-Flag aux Turbo AC's, des Adolescents aux Burning Heads, les gaziers ne sont pas bégueules. Tant que ça débaroule en dérapage plus ou moins contrôlé, que ça fout le bronx, et que ça détruit 2/3 paires d'oreilles au passage, les Rebel Assholes sont preneurs. D'un abord plutôt sociable ils sont prêts à partager leurs binouzes avec qui veut bien leur offrir une aile protectrice. Pas étonnant qu'on les voie à peu près partout où ils peuvent trouver une prise pour se brancher. Si, en plus, il y a du monde devant eux pour les encourager à envoyer la sauce, c'est encore mieux. C'est même un peu ce qui les motive. Sinon ils auraient pris macramé comme activité manuelle au lycée, et pas rock'n'roll, tendance punk, au grand dam de leur prof de musique qui espérait en faire de nouveaux petits Mozart. Quoi que, si Mozart était né au 20ème siècle et avait pu écouter les Sex Pistols... Hein ?

ARTERIES SHAKING : Burning streets (CD, Les Disques De Géraldine/L'Espiceria/Culture Punk/30HD)

TOPSY TURVY'S : You better believe it you're in (CD, Smalltones Records/No Routine Records/Deux Pieds Deux Dents/30HD)

Ca démarre par une attaque en piqué suivie d'une belle explosion bien appuyée du côté du premier album d'Arteries Shaking. On ne savait pas les savoyards habituellement si énervés, j'avais pas entendu parler d'un quelconque mouvement de libération nationale dans ce coin là, faut pourtant se rendre à l'évidence, nos quatre jeunes gens ne semblent pas avoir l'intention de s'en laisser compter. En 10 titres d'un punk rock franc du collier Arteries Shaking nous préviennent gentiment, ça risque de cramer bientôt un peu partout, surtout là où on voudra bien les faire jouer, surtout là où on aura l'inconscience d'écouter leur album. Moi qui viens juste de refaire le mur mitoyen avec mes voisins, ça va encore faire des frais. Surtout que le machin est plutôt bien tourné, riffs turgescents mais qui n'en font pas des tonnes, mélodies endiablées, chansons envoyées avec adresse (malgré leur jeune âge apparent, le groupe existe quand même depuis 5 ans), et regard assuré vers la ligne noire et rouge du combat de rue, il n'en faut pas plus pour prédire qu'ils ont un minimum d'avenir devant eux... Du moins s'ils ne se prennent pas un obus de 45 sur le coin du nez. Des fois, à jouer avec le feu... Des qui sont déjà passés au stade supérieur, à savoir la résistance à une invasion alien, ce sont les poitevins de Topsy Turvy's. En effet, pourquoi se chicorer entre nous quand les petits hommes verts (ou bleus, ou gris) sont déjà à la porte de notre univers ? D'autant que si on compte sur les super-héros pour nous protéger autant se laisser enlever tout de suite, on gagnera du temps et de l'énergie. Bon, et comment comptent-ils s'y prendre pour nous éviter le pire nos petits Topsy Turvy's ? Enfantin ! Suffit de leur envoyer de larges rasades de pop-punk bien mélodique aux cerveaux sous carafe, et ça devrait les calmer pour quelques millénaires supplémentaires. C'est vrai quoi, z'ont déjà décimé les dinosaures, on ne va quand même pas les laisser recommencer avec nous, race supérieurement évoluée et tout le bazar. Donc je résume. Dès l'apparition d'une soucoupe volante au-dessus de vos têtes, hop, vous enclenchez ce que vous avez sous la main comme lecteur de musique (ça me coûte de le dire, mais même un mp3 peut faire l'affaire), tout lecteur préalablement chargé avec ce premier album de Topsy Turvy's, vous mettez le volume à puissance maximum, voire plus si vous pouvez (ah ben oui, faut être un minimum bicolore), et vous regardez le martien, le centauren, le cassiopéen, le zeldar ou le sarkozyen tourner prestement les talons et fuir le tentacule entre les papattes en vous gaussant de tout votre être. Vous pouvez même apporter la petite touche finale d'un doigt d'honneur coquin en leur donnant rendez-vous dans 3 trilliards d'années pour leur prochaine pâtée. Succès assuré auprès de votre petite amie qui devrait derechef vous tomber dans les bras, ça c'est le deuxième effet kiss cool. Y a des jours comme ça où tout va bien.

The REPEATERS : Do the alligator walk (with a crocodile tongue) (CD, Omnivox)

A Caen comme à Minneapolis c'est encore dans le garage qu'on fait la meilleure musique. Les Repeaters ne sont pas américains, mais normands, et leur garage est largement accueillant que s'il était implanté à Los Angeles. La preuve par 7 avec ce nouvel EP (après un excellent premier album en 2009, "A sudden rise in the mercury"), sauf que là, compte tenu de son titre, leur garage serait plutôt construit du côté de Baton Rouge ou de Tallahassee, à moins que l'alligator ait récemment été introduit dans le bocage normand. Mais, de mémoire, c'est plutôt dans les bayous louisianais ou dans les Everglades que j'ai aperçu les derniers spécimens vivants. Bon, à part ça, ils viennent donc d'inventer un nouveau pas de danse les Repeaters, l'Alligator Walk. Ça doit donner dans les soirées mondaines. Encore que la bête tortille élégamment du croupion quand elle marche, ça ne doit donc pas être si désagréable que ça à regarder pour peu que quelques accortes jouvencelles se lancent dans l'exercice. Espérons qu'ils parviennent à contaminer quelques salles parisiennes, que je me rende compte du phénomène de visu, j'ai déjà des images en tête... Bref, les Repeaters c'est du garage, comme on en faisait du côté d'Albuquerque, mais avec une sensibilité normande, ce qui ne change pas grand-chose à l'affaire en fait. Ca reste salement lysergique côté riffs de guitare (plutôt fuzz la bête), ça reste drôlement affriolant côté nappes d'orgue (plutôt exubérant le machin), ça reste méchamment contagieux côté rythmiques binaires (plutôt tchak-poum le bazar), c'est donc adopté sans barguigner, manquerait plus qu'on leur cherche des poux dans la cuirasse. A noter 2 reprises soignées pour bien ancrer le tout dans la seconde moitié des 60's, le "My brother the man" de We The People, et le "Garden of my mind" de Mickey Finn. Viendrez pas dire qu'ils ne soignent pas leurs effets les Repeaters. Et croco qui s'en dédit.

PISSINBOY : Emily (LP, Larsen Recordz - www.larsen.asso.fr)

Si l'Europe économique reste l'une des plus belles arnaques politiques de ces 50 dernières années, on ne peut heureusement pas en dire autant de l'Europe musicale qui, elle, au moins, nous apporte de plutôt belles satisfactions. Comme ce groupe, Pissinboy. Prenez un italien, Piro, qui démarre ce projet en solo en 2007, ajoutez-y un français, Grahah Mushnik (Slow Slushy Boys, Teen Axel Soul Arkestra, Curlee Wurlee, B-Soul All Stars, et je dois sûrement en oublier), qui le rejoint peu après, et complétez avec un anglais, Juste Akiss (notez la pertinence du jeu de mot), le plus récemment arrivé, et vous avez un groupe, certes basé en Angleterre, mais qui a néanmoins enregistré cet album en France avec une bonne partie de la Larsen family. Je me demande comment tout ce petit monde fait pour retrouver ses pompes le matin dans tout ce fatras, mais apparemment ça n'a pas l'air de poser trop de problème. Pour ce qui est de la musique de Pissinboy, c'est une sorte de 60's-psyché-pop-garage au plus près de l'os. Il y a de la guitare parfois fuzz, parfois maigrelette, parfois lumineuse, il y a de l'orgue assez minimaliste, il y a des chœurs brinquebalants, il y a le chaleureux accent italien de Piro qui assaisonne d'un anglais matois des ritournelles tantôt fragiles, tantôt expansives, que d'aucuns ont pu qualifier de lo-fi, ce qui est loin d'être faux. Le titre de l'album, "Emily", peut faire référence au "See Emily play" de Pink Floyd pour le côté acide de la chose, tandis que le design rappelle le "Roger the engineer" des Yardbirds. Il y a aussi quelque chose de l'instabilité du folk anglais (Syd Barrett, ou Cat Stevens avant qu'il ne vire muslim), mais un folk anglais orchestré façon vaudeville (la trompette de rue de "Life style"). Les Beatles ne sont jamais loin non plus ("Love of mine" fait penser aux pop-songs proto-psychédéliques de l'époque "Revolver"), avec ces harmonies vocales en équilibre toujours un peu précaire. Pissinboy nous a pondu un album hors du temps et des modes, frais comme une London girl de chez Mary Quant, goguenard comme une rock-star en apesanteur, curieux comme un Mod qui aurait viré néo-romantique en dentelle. Divine surprise.

ABONNEZ VOUS !

Le fanzine est gratuit, mais vous pouvez vous abonner en participant aux frais d'envoi. Le principe est simple, vous envoyez la somme que vous voulez (en chèque ou en espèces bien planquées), et vous recevez la "442ème RUE" jusqu'à épuisement de votre crédit en frais postaux.

Pete ROSS & the SAPHIRE : Rollin on down the lane (LP, Beast Records)

J'avais découvert Pete Ross l'an dernier avec son second album, "Midnight show", le voilà déjà de retour avec un nouvel opus un poil différent, "Rollin on down the lane". Pas tant différent dans les ambiances, toujours aussi sombres, maussades, crépusculaires, ni dans la musique, une sorte de folk teintée d'amertume et de spleen, que dans la forme puisque, cette fois, le disque est écrit, composé et pensé en duo, avec la chanteuse et bassiste néo-zélandaise Susy Sapphire (son nom est-il inspiré de celui de la chanteuse évoquée dans le film britannique "Breaking glass" de Brian Gibson en 1980 ?). Du coup, si les thèmes des 10 chansons de l'album sont toujours à chercher du côté le plus obscur de l'âme humaine, entre religiosité nébuleuse ("Devil inside"), personnalités blafardes ("Shadow (man)", "Corn silk hair"), errances nocturnes et rencontres de hasard ("Late last night"), interrogations existentielles ("The great mistake"), la présence de Susy Sapphire apporte comme une sorte de luminosité diaphane à la voix spectrale et bluesy de Pete Ross, tantôt en jouant sur la dualité de leurs 2 tessitures ("Pleased to meet you"), tantôt en s'envolant dans des harmonies chorales aériennes et venteuses ("Corinne", avec en prime un ligne de basse orangeuse sur ce titre). Il y a quelque chose de Leonard Cohen ou de Nick Cave dans l'oeuvre de Pete Ross, et Susy Sapphire y apporte une touche d'émotion suggestive, un peu comme ce qu'avait pu faire Nico avec le Velvet Underground des débuts, l'accent et la froideur en moins, l'intensité et les sentiments en plus. On notera 2 reprises sur ce disque, "Rake" de Townes Van Zandt, et "Jesus gonna be here" de Tom Waits, 2 zombies géniaux que Pete Ross revisite avec sa force tranquille et languide de vampire moderne. Et puisqu'on en est à l'étape du name dropping, signalons enfin la présence à la production, aux arrangements et aux percussions diverses de Dimi Dero, dont on se demandait ce qu'il devenait depuis la fin du Dimi Dero Inc., on a là un début de réponse.

Dan BRODIE & the GRIEVING WIDOWS : My friend the murderer (LP, Beast Records)

En France on avait découvert Dan Brodie (à l'époque accompagné des Broken Arrows) grâce à Last Call qui avait réalisé son premier album, "Big black guitar", en 2001 (l'album était paru en 99 en Australie). Puis Dan Brodie avait signé pour EMI qui a sorti ses 2 albums suivants, un second toujours avec les Broken Arrows, puis un disque "solo". Malheureusement pour lui, il semble bien que Dan Brodie ait été royalement entubé par la major (étonnant non ?), ce qui explique qu'il lui ait fallu 6 ans pour se dépatouiller du maquis juridique ayant entouré une fin de contrat apparemment peu glorieuse. C'est donc l'année dernière seulement qu'il a pu faire paraître ce qui n'est que son quatrième album, ce "My friend the murderer" que Beast Records publie aujourd'hui par chez nous. Exeunt les Broken Arrows, Dan Brodie est aujourd'hui accompagné par les Grieving Widows, soit son frère Chris Brodie à la basse (déjà dans les Broken Arrows), et le batteur Dave Nicholls (déjà vu et entendu derrière Spencer P. Jones entre autres). Musicalement on note aussi une nette évolution. Si "Big black guitar" faisait la part belle à une country alternative plutôt jubilatoire, ce nouveau "My friend the murderer" (je n'ai pas eu l'occasion d'écouter les 2 albums intermédiaires) durcit sensiblement le ton. On sent Dan Brodie plutôt amer suite à son aventure EMI. Plus question de country aujourd'hui, mais bien plutôt d'un rock assez tendu, compact, virulent, qui aurait à voir avec un indie rock à l'américaine, version 90's, mais pas que... Il y a aussi quelques grains de folie sonore (les saxs de "Lower me down", "Over and over" et "Rain set in", à la fois libres, conquérants et incantatoires), d'abruptes parties de guitare, denses et autoritaires, un orgue lancinant ("Cold hearted hater"), et une sorte de noirceur désabusée ("That ain't too cool man" ou le lourd et obsédant "My friend the murderer"). C'est sûr, 13 ans après "Big black guitar", Dan Brodie n'est plus le même homme. Il s'est endurci.



Lexa HIPUNK : Ma camisole a lâché (CD démo)

Je me plains assez souvent, et depuis déjà assez longtemps, du désert rock'n'roll qu'est cette parcelle de terre abandonnée de saint Lemmy aussi bien que du fils Ramone dans laquelle j'habite pour ne pas saluer, quand par hasard l'impensable se produit, l'émergence de quelque gang punkoïde en nos tristes contrées. Lexa Hippunk, pour qui habite entre Sens et Auxerre (en cherchant bien vous trouverez ça sur une carte IGN), et pour qui s'intéresse un minimum à la chose électrique, n'est pas complètement inconnu de nos services, surtout, ces dernières années, pour avoir été le batteur du groupe punk'n'roll PT44 (RIP). Ca fait quelques temps que le lascar fait ses petits zigouigouis tout seul dans son coin. Non, bande d'obsédés, c'est pas ce que vous croyez (enfin, peut-être aussi, mais c'est pas le propos), Lexa Hippunk, tout seul avec sa guitare et ses tambours, fait donc aussi du punk au beau milieu des champs (et ça c'est pas ce qui manque dans le coin, pas le punk, les champs). Mais pas du punk de bourrin ousque ça castagne à coup de cannettes cassées et de battes à clous, non, du punk de hippie. Si, ça existe, la preuve. En gros y a de la grosse gratte qui grogne, de la batterie qui cogne et de la basse qui ronchonne, sauf que ça parle de chinchillas, de trappeurs, de cochons, bref, pas vraiment de la décrépitude urbaine habituelle. Musicalement aussi, le punk en question est parfois un tantinet à l'ouest des Sex Pistols, tournicotant en cercles concentriques autour du hip-hop ("Tout refaire"), du folk rachitique, de l'électro prolo ou de la valse avinée. C'est sûr, le truc est tout sauf monolithique, c'est même carrément puzzle et patchwork sous champignons, ou sous bière hard discount, selon qu'on préférera crapahuter dans les sous-bois ou entre les rayons de Lidl. Sur scène, depuis peu, et alors qu'il se produisait tout seul jusqu'à présent (gloire à la boîte à rythme), il est désormais accompagné d'un bassiste et d'un batteur, ce qui ne change rien au second degré chtarbé du bonhomme. A ne pas prendre au sérieux, c'est ça qui est bon.



FORMATS COURTS

CURLEE WURLEE : My brain is empty (SP, Larsen Records)

Enregistré en France, mixé en Angleterre, masterisé en Allemagne, avec ce 45t Curlee Wurlee confirme son statut de groupe foncièrement international, d'autant qu'il est constitué de 2 citoyens français et de 2 citoyens allemands. Musicalement, au moins, Curlee Wurlee l'a faite son union européenne. le groupe est toujours fidèle à une certaine idée d'un rock'n'roll tendance garagiste frais comme une vodka-martini, entraînant comme une go-go girl, chantourné comme un chef d'oeuvre de Compagnon du Tour de France (non, pas le défilé des accros à l'EPO). "My brain is empty" est un mid-tempo avec un piano chaloupé, entre danse de saloon et western jubilatoire. Il s'agit d'une version alternative (dite justement "piano version") d'un titre de leur dernier album, "Likes milk". De l'autre côté on retrouve l'orgue habituel chez Curlee Wurlee, sur un "You are on your own" nettement plus enlevé et revigorant. Parfaite pépite pour dancefloor 60's ou party d'anniversaire. On aime, évidemment.

The DELTABONDS : Teenage beat girl (EP, B-Soul)

Diantre, je les croyais définitivement passés par profits et pertes les Deltabonds, et les voilà qui réapparaissent avec un EP à l'ancienne, 4 titres de garage-soul gorgés de feeling et de sensations fortes. Leur premier 25cm, sur Larsen, était sorti en 2004, il nous aura donc fallu attendre 8 ans pour voir débarquer le petit frère. On ne peut pas dire qu'ils nous envahissent l'espace vital les berruyers (habitants de Bourges, France Centrale). Et pourtant il semble bien qu'ils n'ont jamais cessé d'exister durant ces années. On se demande comment ils ont fait pour passer à travers les mailles de nos filets. Ce 4 titres est un parfait assemblage d'originaux et de reprises. Côté Deltabonds signature il y a "Back to Pitsville", un truc garage-rhythm'n'blues qui lance efficacement le bazar, et "Teenage beat girl", plus basiquement garage, qui finit de nous convaincre que le groupe écrit comme il respire, c'est-à-dire classique. Ce qui n'est pas forcément donné à tout le monde. Côté covers il y a l'imparable "Go go girl", funky et affriolante comme tout, écrite par Allen Toussaint et popularisée par Lee Dorsey, 2 énergumènes qui savent (ou savait dans le cas de Dorsey) groover comme des plaques tectoniques en transe, et le torride et frétilant "The jerk" des obscurs Don Julian & the Larks issus de la communauté chicano de Los Angeles dans la première moitié des 60's. Si vous ne dansez pas là-dessus, un conseil, songez sérieusement à la maison de retraite.

IMPERIAL TIGER ORCHESTRA : Lale lale (SP, B-Soul)

Attention OVNI ! Prenez un trompettiste suisse qui tombe amoureux de la musique éthiopienne. Déjà, c'est pas banal. Mais pas de la musique éthiopienne traditionnelle, ça aurait été trop facile, non, de la scène psyché-rock qui sévit au pays d'Hailé Sélassié au tournant

des 60's et des 70's. Alors ? Hein ? Ca calme ! Il faut savoir que l'Ethiopie, comme d'autres pays du Tiers-Monde à l'époque (j'ai par exemple récemment découvert des trucs iraniens du début des 70's que n'auraient pas renié les Seeds, c'est vous dire), l'Ethiopie donc a connu une vague de groupes rock dès le début des 60's comme en attestent plusieurs compilations sorties largement après coup dans nos contrées occidentales. Et donc, non content d'écouter cette musique, Raphaël Anker, le trompettiste en question, s'est mis en tête de reprendre cette musique, en s'entourant d'un vrai groupe, et de lui apporter des sonorités actuelles. Ca nous donne donc ce single très psyché dans l'âme, mais avec aussi des sonorités jazzy, voire afro-beat, sur fond de percussions hypnotiques, de cuivres obsédants ou de guitares tournoyantes (la face A, "Lale lale", est redoutable d'acuité). Sur la longueur d'un album ce serait peut-être un peu lassant, mais en single c'est imparable.



The WAISTCOATS : We are the doctors (LP, Larsen Records)

Ca faisait un petit moment qu'on n'avait plus de nouvelles des Waistcoats, on sait maintenant pourquoi, ils rentrent tout juste d'un stage intensif de méditation chamanique, et ont décidé de nous faire profiter, musicalement, de leurs expériences transcendantes, puisque ce nouvel album des hollandais se présente sous une double forme, un mini opéra-rock en face A, une face B plus traditionnelle. Côté pile, donc, on a une longue suite de morceaux qui, sous le titre générique de "We are the doctors", nous entraîne à la suite des Waistcoats dans notre propre réflexion intérieure, à la recherche de notre moi profond, le groupe n'étant là que pour nous guider dans cette quête spirituelle. Les Waistcoats se veulent, comme les anciens chamans, autant prêtres que musiciens, autant guérisseurs que passeurs. J'en vois déjà qui renâclent à la simple lecture du terme "opéra-rock", et je ne peux les blâmer, tant l'exercice, au fil du temps, a pu parfois se révéler périlleux et souvent chiantifiant. N'est pas Pete Townshend qui veut. Mais qu'on se rassure, les Waistcoats n'ont pas perdu en route leur capacité à nous pondre de séminales ritournelles garage-beat incisives et tranchantes. Et cet opéra-rock n'en a que le nom, à prendre comme un clin d'oeil plutôt que comme une véritable profession de foi. A part l'inspiration générique des paroles de toutes ces chansons, dans lesquelles on retrouve justement ce thème de la guérison, la musique reste du Waistcoats pur jus, du garage tendance beat avec ce soupçon psyché qui souligne le tout avec à propos (le superbe et intense "I am tomorrow" qui clôt cette face par exemple). Pas de dépaysement, pas de tentation prog machin chose, pas de lourdeur indigeste. Au cas où certains pourraient encore avoir des doutes, la face B est là pour remettre les choses en place, avec ses 5 titres éclatants où les rythmiques percutantes, les riffs de guitares incisifs et les incrustations d'orgue vrombissant nous renvoient sans tarder du côté 60's de l'espace-temps. L'instrumental ironique "Opel Kadett", les énergiques "Turn it down" et "Going going gone", le kinksien "She found", le psyché-pop "Seasons", tout ici nous rappelle que les Waistcoats sont nés un poil trop tard pour leurs affinités musicales, ce qui les oblige aujourd'hui à créer leur propre machine à remonter le temps, machine infaillible que ne s'écarte pas d'une milliseconde de la cible affichée. Avec ce nouvel album les Waistcoats s'affirment décidément comme l'un des grands groupes actuels. Malheureusement j'ai peur que nous soyons trop peu nombreux à le savoir.



B-SOUL ALL STARS : Rainbow (LP, Vinyl Only Records/B-Soul)

Déjà le troisième album pour les B-Soul All Stars, cette sorte de super-groupe savoyard (avec de vrais morceaux de Slow Slushy Boys et autres Bees'n'B-Mice dedans), et c'est toujours axé sur le blue beat, le reggae et la soul de la fin des 60's et du début des 70's. Il y a une sérénité toute montagnarde chez les B-Soul All Stars, groupe à forte dominante familiale que l'on sent bien propice à se rassembler le soir au coin du feu pour s'écouter quelques disques millésimés à la veillée plutôt que de regarder la dernière émission de télé-réalité à la mode. Ce disque est tout en laid-back, en rythmes cotonneux, en accords posés, avec des harmonies vocales doucereuses qui font dans la complémentarité masculin-féminin (Benny Gordini d'un côté, et sa fille Lou de l'autre), des nappes d'orgue directement puisées à la source jamaïcaine, ou des cuivres qui se baladent comme un marching-band sous le cagnard. Composé pour moitié d'originaux, "Rainbow" n'en oublie pas pour autant d'extirper d'obscures rondelles d'une discothèque qu'on devine vinylique, analogique et pointue : Bruce Ruffin, via Trojan évidemment, James & Bobby Purify, duo fraternel et soul qui, en 1966, cartonna avec le "I'm your puppet" repris ici, Stranger Cole, dont le "My confession" avait été produit par Bunny Lee en 1972, Marcia Griffiths, l'ancienne choriste de Bob Marley, King Horror repris via l'instrumental "Zion I", produit par Laurel Aitken en 1969, Curtis Mayfield, le pape de la soul, qui avait écrit "Hard times" pour Baby Huey and the Babysitters (celle-là, il fallait la dénicher), ou encore le ghanéen Ebo Taylor Jr. Le tout traité en reggae groovy et ondoyant, même quand, à l'origine, ça tapait dans le rhythm'n'blues ou l'afro-beat. Vivement cet été, que je me réécoute ça sur le transat, un cuba libre à portée de main, et le soleil en surplomb.

L'ORCHIDEE D'HAWAÏ : Mondosaurus (LP, Larsen Records/Folkwelt)

Au fil du temps et des albums on ne peut désormais plus qualifier l'Orchidée d'Hawaï de groupe de surf. D'ailleurs, dans ce quatrième album, de surf il n'y a plus du tout. En revanche le groupe de Chambéry fait maintenant dans une sorte de world-music à fort pouvoir mélangeur. Ainsi, en écoutant les 8 titres de ce disque, on se promène entre Amérique Latine, Afrique et Moyen-Orient. Dans le genre, "El Colombia" est assez explicite, tandis que "Pacífico", malgré son titre, ressemble plus à une sorte de salsa-reggae africanisée, "Select" à de la rumba discoïde, "Rakia" à de la turkish-électro (le raki n'est-il pas l'équivalent turque et balkanique du pastis ?), "Red devil" à de la new wave cheapos et orientalisante, "Pisco sour" à de la cumbia synthétique. Balancé comme ça sur le papier ça peut surprendre, ou faire peur, selon votre degré d'ouverture d'esprit musical, mais, à l'écoute, finalement, ça reste suffisamment malin pour passer sans problème la barrière de nos tympans formatés au rock'n'roll le plus puriste. Moi-même qui vous parle (enfin, qui vous écrit), je suis loin d'être un adepte forcené de la world-music telle qu'on nous la sert habituellement, mais je trouve pourtant mon compte dans cette affaire, comme quoi... Après, je ne conseille pas forcément l'écoute de l'album d'un trait, mais plutôt, comme le suggère la pochette, façon juke-box, en écoutant un titre par ci par là, selon votre humeur du moment. L'avantage c'est que, une fois que vous avez acheté la galette, vous n'avez plus besoin de mettre des sous dans la fente pour entendre votre morceau préféré, vous avez tout sous la main pour faire votre propre cocktail à base de musiques exotiques. Ça devrait cartonner dans les soirées costumées à thème ethnique.

A TRIBUTE TO NATHANIEL MAYER (LP, Larsen Recordz)

Après les tributes à Nino Ferrer et Arthur Alexander, Larsen Recordz revisite cette fois-ci l'oeuvre de Nathaniel Mayer, pionnier du rhythm'n'blues de Detroit. Le bonhomme n'a pourtant pas enregistré grand-chose, une vingtaine de titres dans les 60's (un seul album et une poignée de singles), avant de disparaître de la circulation pendant plus de 30 ans (schéma classique : déchéance, alcool, drogue, etc...), ne refaisant surface qu'au début des années 2000, avec un nouvel album à la clé (chez les activistes de Fat Possum), et de mourir en 2008. Destin météorique et tragique tout à la fois, mais du genre à forger les légendes. Ce que n'a pas manqué de remarquer Larsen Recordz donc, qui nous propose 14 reprises des meilleurs titres de Nathaniel Mayer. Et Larsen ne se moque pas du monde puisqu'on a 11 inédits, autant dire que l'acquisition de la chose relève de l'indispensable. On a la crème de la crème de la scène garage-soul mondiale. Beaucoup de français au programme, dont une majorité issue de la Larsen connection, forcément (Teen Axel Soul Arkestra, Other Guys, Sweet Things, Slow Slushy Boys, Saddlebop, Benny Gordini, un vrai catalogue raisonné du label sur un seul disque), mais aussi les torrides Buttshakers. Pour ce qui est du reste de la planète, on notera les apparitions remarquées, et remarquables,

des Detroit Cobras (ces gens-là ont une classe incroyable), des Fondas (hélas trop méconnus par chez nous, autre groupe de Steve Shaw des Cobras justement) ou des Space Heaters pour les américains (tous de Detroit, mais est-ce un hasard ?), des Booby Traps ou des Sunday Sinners. 2 groupes féminins (les premières sont australiennes, les secondes canadiennes) qui apportent une fraîcheur gracieuse au rhythm'n'blues plutôt rugueux du sieur Mayer, ou encore des espagnols los Membranas (pour une chanson de Noël, "Mr Santa Claus", adaptée dans la langue de Cervantes) ou des canadiens Black Aces. Tous, sans exception, ont plongé dans la discographie 60's de Nathaniel Mayer, avec quelques morceaux de bravoure ("Village of love", "From now on", par 2 fois, "I want love & affection"). Une bonne occasion, si l'oeuvre du bonhomme ne vous dit rien, de la (re)découvrir.

The CONDORS : 3 item combo (CD, Vital Gesture Records)

Petit à petit le groupe californien the Condors creuse son sillon, construit son nid et affine une discographie sincère et authentique. Emmenés par Pat DiPuccio (qui fut, voilà de nombreuses années maintenant, l'un des principaux rédacteurs de l'excellent fanzine Flipside avant de fonder le groupe Blow-Up), les Condors sont d'acharnés défenseurs d'une élégance power-pop toute en brillance, en chatoyance et en scintillance. La formule en trio est évidemment le nec plus ultra en la matière, et les Condors ne se privent pas d'en exploiter toute la simplicité et l'abnégation. Outre Pat DiPuccio, les Condors d'aujourd'hui (le line-up est assez fluctuant d'un disque à l'autre) sont constitués du bassiste Mario DiLeva et du batteur Mark White (vétérans de la scène locale avec des groupes comme Virginia & the Slims ou les Cherry Bluestorms), tous trois grenouillant dans le rock'n'roll depuis 30 bonnes années, autant dire que ce n'est pas l'expérience qui leur fait défaut, ce qui s'entend dès les premiers accords de "Here I go", le morceau d'ouverture d'un disque plutôt racé, solide et soutenu. Un album qui s'autorise parfois de parcimonieuses escapades vers d'autres horizons (on notera ainsi le côté légèrement hispanisant de "My slice of life"), mais sans jamais dévier du but final, cette power-pop résurgente et mélodique qui attire infailliblement l'oreille de l'auditeur, happée par ces refrains incontournables, ces riffs dominateurs, ces rythmes primesautiers. Les Condors prennent leur temps pour ciseler leurs disques (3 albums seulement en une bonne douzaine d'années d'existence), d'où cette impression de sérénité qui s'en dégage, due à la satisfaction du travail bien fait, d'où notre plaisir d'auditeur à l'écoute de ces petites pièces de raffinement sonore.

INTERNET

Pratique d'avoir un nom qui commence par A, on se retrouve en tête de rubrique. **Attentat Sonore** est toujours aussi actif, avec une actualité discographique (voir chronique du dernier album dans le n° 94) et scénique que beaucoup leur envient. Pour faire un tour d'horizon de tout ça, allez voir leur site, très complet : www.attentatsonore.com @@@ Plein de nouveautés sur la webtélé **Rawk Invaders** qui nous propose des extraits de concerts de **Dr Schultz Experience**, des **Crashbirds** ou de **R'n'C's** pour ce qui concerne les dernières mises en ligne. Ça dépose : www.rawkinvaders.com @@@ L'excellent groupe limougeaud (tiens, comme **Attentat Sonore**, doit y avoir un nid pas loin) **7 Weeks** nous prépare un nouvel album pour début 2013 (apparemment ils ne croient pas à la prophétie Maya). Pour réviser et pouvoir frimer la prochaine fois que vous irez les voir en concert : www.7weeks.fr @@@ Les vétérans anglais **the Members** (est. 1977) ont un nouvel album sous le kilt. En plus ils viennent de fournir le gîte et le couvert à **Rat Scabies** (ex **Damned**), autant dire qu'ils ne sont pas là pour enfilez des perles, plutôt pour filer des mornifles : www.themembers.co.uk @@@ Le groupe bisontin **Slide On Venus** vient de sortir un premier album très indie-rock, pas mal foutu du tout : www.slideonvenus.com @@@ Je vous ai déjà parlé du label de réédition **Mémoire Neuve**, mais une piqûre de rappel ne peut jamais faire de mal comme disait le junkie en plein sevrage. C'est donc ici que vous saurez tout sur tout plein de groupes inconnus et défunts : www.memoireneuve.fr @@@ En Australie le groupe **the Decline** (rien à voir avec le groupe breton homonyme) pratique un punk à roulettes sympathique et bien balancé : www.thedecline.com.au @@@ Vous en avez marre de la variété au milieu de la pub qu'on vous balance sur les "grosses" radios ? Ca tombe bien, il reste encore des radios associatives, et il s'en crée de nouvelles sur Internet. Comme la **Kicking Radio**, émanation du label **Kicking Records**, qui ne propose que du bon dans sa grille de programme. C'est ici qu'on surfe : <http://kickingradio.com> @@@ Les brésiliens

d'**Autoramas** font une sorte de surf-pop aussi frais qu'enivrant, aussi énergique que frétilant, aussi radieux que séduisant. Révisez votre portugais : www.autoramasrock.com.br @@@ Le groupe garage allemand **the Satelliters** a une classe folle et aligne des disques aussi bons les uns que les autres, pour nous le prouver : www.thesatelliters.de @@@ Fidèle à la formule de ses précédents recueils de nouvelles, **Jean-Noël Levavasseur** récidive avec un nouveau volume consacré à **Bérurier Noir**. Le principe, un auteur choisit un titre du groupe et écrit une nouvelle noire à partir de ce thème. Parmi les 30 qui ont planché sur ce petit dernier : **Marion Chemin, Stéphane Le Carre, Jean-Luc Manet, Mathias Moreau, Max Obione, Gilles Poussin, Sylvie Rouch**, et Jean-Noël lui-même bien sûr. 300 pages de comptines bérurières illustrées par **Batmeud** : www.camionblanc.com @@@ Je chronique régulièrement leurs albums dans ces colonnes, preuve que **Joyliner** sont des gens de goût. Raison de plus pour leur rendre une petite visite virtuelle : www.joyliner.com @@@ Des nouvelles de nos amis grecs du label **Green Cookie** qui, malgré la crise, continuent tant bien que mal à sortir d'excellents disques garage. Ils ont besoin qu'on les soutienne : www.greencookie.gr @@@ Monsieur **Nasty Samy** est plus que jamais sur la brèche. Il a même un nouveau groupe (le 527ème ou quelque chose comme ça), **Demon Vendetta**, du surf intersidéral. Pour tout savoir sur ses activités, une seule adresse : www.likesunday.com @@@ Petit site sobre et bien foutu pour **3 Headed Dog** (ne manquez pas leur clip, superbe) : <http://3headeddog.fr> @@@ L'éditeur **Rytrut** s'appête à publier le bouquin de souvenirs de **Monte A Melnick** qui fut l'indéfectible manager des **Ramones**. Pour l'avoir lu en VO c'est un must. Et comme il y a encore d'excellentes choses au catalogue, n'hésitez pas à vous fendre de quelques euros pour soutenir la cause : <http://rytrut.free.fr> @@@ On a co-produit l'album de **Spermicide** ensemble, donc je suis bien obligé de vous parler de **Aderock**, LE label stoner français. En plus c'est rien qu'une bande de gros barbus tatoués buveurs en cuir plus balèzes que moi donc il n'y a pas de raison pour ne pas leur faire la repa : <http://aderockrecords.com> @@@ Nouveau 5 titres pour les **Washington Dead Cats** (vinyl vert momie pas fraîche), "Down under my feet". On s'empresse d'aller s'enquérir de la santé des mort-vivants : www.washingtondeadcats.com @@@ Et à propos de revenants ! Découverts il y a 20 ans les **Swingin' Neckbreakers** m'avaient fait triper comme un malade sur leur power-garage à fort indice d'octane. Ils ont un nouvel album sur les bras et ça semble être toujours aussi vrombissant : www.swinginneckbreakers.com @@@ <http://www.commanderbond.net/>

A l'heure où "**Skyfall**", le 23ème film de la série, est encore sur les écrans, à l'heure où l'on célèbre le 50ème anniversaire de la sortie de "**Dr No**", **James Bond** est plus présent que jamais à la une de l'actualité. Ce blog en est le reflet, traitant les news les plus chaudes concernant l'agent **007**. A commencer donc par "**Skyfall**" (que je n'ai pas encore vu, n'allant plus au cinéma depuis bien longtemps, je ne supporte plus les films doublés en français, j'attendrai donc la sortie DVD pour voir la VO, et tant pis pour le visionnage sur grand écran), "**Skyfall**" qui est l'objet de l'une des pages principales du blog, forcément, avec notamment quelques vidéos, qu'on retrouvera certainement sur le DVD début 2013. Outre le film, la bande originale, et notamment la chanson devant servir de support au générique, aussi nulle qu'à l'accoutumée (c'est le vrai point faible des films, mais vu que c'est de la daube ça marche), se voit aussi traitée sur sa propre page. Quant aux autres entrées, elles parlent du jeu vidéo "**007 Legends**", censé vous faire vivre toutes les aventures cinématographiques de l'agent le plus célèbre du **M16** (ferez-vous aussi bien que lui pour vous sortir des situations les plus désespérées ?), des nombreux livres récemment édités sur le sujet (on ne fête pas tous les jours ses 50 ans, donc la littérature abonde, logique), de l'édition Blue-Ray des 22 premiers films de la série, là encore une édition estampillée 50ème anniversaire, luxueuse mais certainement hors de prix (je crois que je vais garder mes "vieux" DVD), ou encore d'événements annexes comme le 85ème anniversaire de Roger Moore en cette année 2012 (au fait, avez-vous noté que tous les interprètes de James Bond sont encore vivants ?) ou la rétrospective, durant tout le mois d'octobre, des 22 films dans le cadre du prestigieux Museum Of Modern Art de New York (si ça c'est pas la classe !). Bref, ce site n'est pas celui qu'il vous faut visiter pour vous pencher sur le passé de James Bond, mais il est assurément celui à mettre dans vos favoris si vous voulez vous tenir au courant des dernières infos sur le personnage.

www.all-yours.net

C'est marrant comme les modes changent désormais à une vitesse supersonique. Le téléphone avait commencé à tuer la correspondance papier, le portable l'a définitivement achevée (et, non, personnellement je n'ai toujours pas de portable).

Les internautes, en une sorte de retour de balancier, avaient alors "inventé" la **carte virtuelle** histoire de personnaliser leur correspondance électronique, mais il semble bien que l'explosion des réseaux sociaux ait, en à peine quelques années, eu aussi la peau de ce moyen de communication (et, non, personnellement je ne suis toujours pas non plus sur Facebook et consorts, pièges à vie privée qui n'ont de sociaux que le nom). Or donc, des fois que vous soyez nostalgique de ces e-cards au charme aujourd'hui si désuet (seulement 10 ans après, shit !), vous en trouverez de pleines brouettes sur ce site (5000, j'ai pas compté, mais je leur fais confiance). Il y en a évidemment pour toutes les occasions, voire pour pas d'occasion du tout, juste pour faire un petit coucou. Vous pouvez même fabriquer votre propre carte avec vos propres fichiers photo (votre grand-mère qui habite au fin fond de la forêt canadienne n'a pas encore eu l'occasion de voir Nestor votre hamster, pas de problème, en 2 clics c'est parti). Mais il n'y a pas que des cartes sur ce site, il y a aussi des fonds d'écran et des écrans de veille.

<http://www.manwithoutfear.com>

Quand les fans aiment, en général ils ne font pas les choses à moitié. En témoigne ce site consacré à **Daredevil**, américain bien sûr. C'est de loin ce que j'ai trouvé de plus complet sur le personnage. Tout doit y être, ou pas loin. C'est tellement riche et copieux que j'ai vite renoncé à en parcourir toutes les pages. A mon avis, pour ça, il n'y a guère que 3 solutions, soit vous êtes cloué au lit à l'hôpital avec les 4 membres dans le plâtre, soit vous êtes en prison à vie, soit vous êtes en route pour Mars à l'occasion du premier vol habité vers la planète rouge, et, dans tous les cas, vous avez beaucoup de temps "libre" à occuper. Les concepteurs du site se sont penchés sur toutes les facettes de **l'homme sans peur** (d'où le titre). Les comics bien sûr, mais aussi les films (une large place est également faite à **Elektra**). Il y a des tonnes de couvertures de comics, il y a une présentation de tous les personnages apparaissant dans les histoires, y compris de second ou de troisième ordre, pas seulement les plus récurrents, il y a des news à la pelle, dans le domaine du comics, des jeux vidéo, de la musique ou de la littérature, il y a des interviews, de dessinateurs bien sûr, mais aussi de **Ben Affleck** entre autres. Je n'ai évidemment pas compté, mais il y a des milliers de pages. Et comme souvent quand il s'agit de personnages populaires et de sites américains, il y a aussi la section consacrée aux autres fans. Et ils font preuve de créativité et de talent. Il y a bien sûr les habituels dessins postés par les internautes, voir les sculpteurs en herbe, jusque là c'est assez classique. Mais le plus ce sont ceux qui ont carrément recréé les costumes du héros ou de certains autres personnages (**Elektra** encore, dont certaines adeptes sont particulièrement sexy), ou, encore plus fort, ceux qui ont été jusqu'à tourner de véritables films (souvent des courts métrages certes, mais quand même) mettant en scène notre Daredevil. Et là encore certains sont vraiment talentueux. On peut penser qu'être fan à ce point confine presque au fétichisme, mais, après tout, chacun trouve son plaisir où il peut. Incontestablement l'un des meilleurs sites du genre.

www.epitaph.com

Pas d'équivoque, tout est dans le nom de ce site, il s'agit de la page officielle du label californien **Epitaph**, fondé en 1981 par **Brett Gurewitz**, guitariste de **Bad Religion**, et toujours en activité aujourd'hui, tout comme le groupe d'ailleurs qui annonce un nouvel album pour janvier 2013. Epitaph c'est le label de groupes comme **Converge, Propagandhi, Pennywise, New Found Glory, Social Distortion, Weezer, Alkaline Trio, Rancid, Blackout**, j'en passe et des aussi bons. Le site est évidemment destiné à faire le point sur l'actualité de tous ce petit monde, avec les sorties de disques ou les dates de concerts. On y trouve aussi leurs bios succinctes, des photos, des vidéos, des goodies, des sonneries de portable, ainsi bien sûr qu'une boutique en ligne, sinon à quoi ça servirait de se décarcasser. Le petit plus ? Le site permet aux jeunes groupes qui veulent leur envoyer leurs démos de pouvoir, après écoute préalable par le staff du label, les poster directement sur une page spéciale. Certes ça ne vaut pas une vraie signature (Epitaph ne peut pas signer tous les groupes punks de la planète), mais ça offre quand même aux groupes une belle opportunité de voir leur musique diffusée à grande échelle, en bénéficiant de l'aura du label. A ma connaissance Epitaph est le seul label à proposer cette chance à de jeunes groupes inconnus. Raison de plus pour aller y faire un tour régulièrement.

